



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

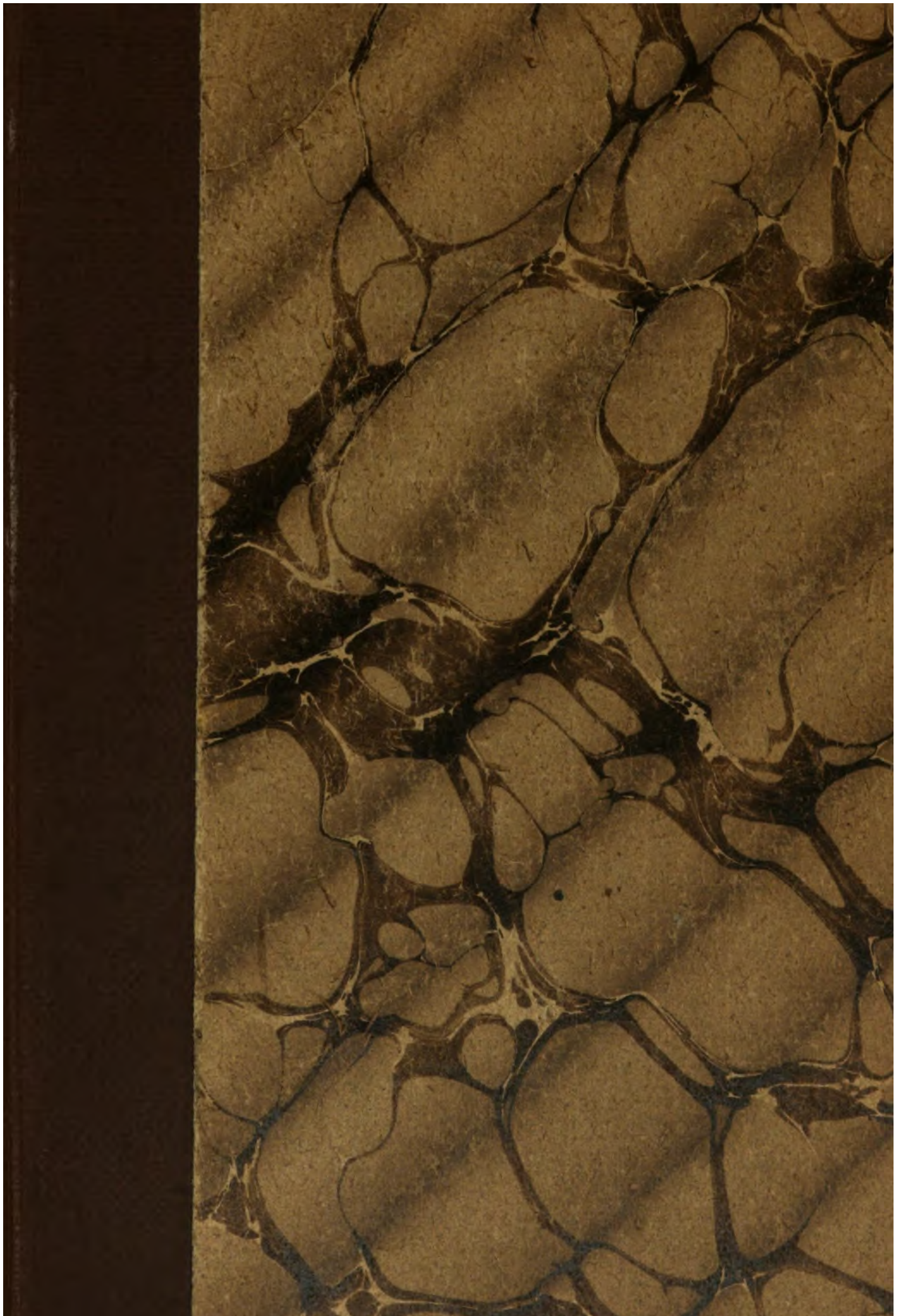
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

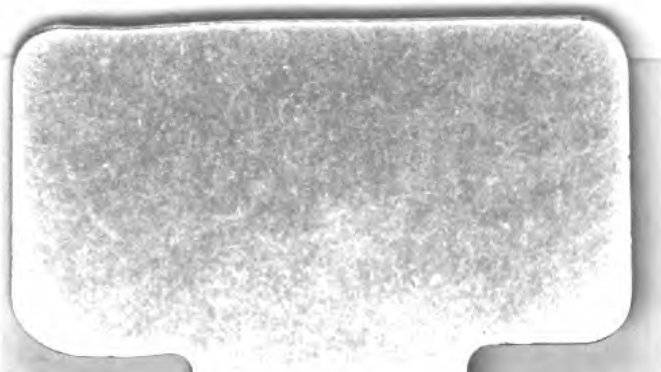


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. Fr. III A. 307







600

CONVERSATION

DU

MAL D'HOQUINCOURT

AVEC LE PÈRE CANAYE

Tiré
à petit nombre
et rien que sur ce papier.

CONVERSATION
DU
M^{AL} D'HOQUINCOURT
AVEC LE PÈRE CANAYE

PAR
SAINT-EVREMOND

Edition augmentée d'une Préface et de Notes

PAR
LOUIS LACOUR



Mil huit cent soixante-cinq



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

31 JUL 1984

OF OXFORD

LIBRARY



Considérée avec raison
depuis deux siècles
comme un des petits chefs-
d'œuvre de notre langue, la
Conversation du maréchal
d'Hoquincourt n'a jamais été
publiée à part pour les bi-
bliophiles. C'est en vue de

répondre au désir de quelques-uns d'entre eux que nous réimprimons aujourd'hui ce piquant et fameux opuscule.

Aucun écrit de Saint-Evremond ne donne une idée plus parfaite des ressources et de la finesse d'esprit de ce railleur délicat.

Sous le nom du maréchal d'Hocquincourt, — homme bien capable, du reste, des réflexions que lui attribue

l'écrivain, — Saint-Evremond nous a transmis un calque fidèle des hésitations des penseurs avancés de son époque au point de vue religieux.

Aussi agréable moqueur des jansénistes que des pères de Saint-Louis, il n'est pas jusqu'à la philosophie chrétienne qui ne doive subir l'assaut de ses critiques. Saint-Evremond fut un voltairien de la veille, avec un peu de

l'esprit, moins la violence, du maître à venir. Comme la pensée humaine se complaît dans les anachronismes, il y a quelque vraisemblance à croire que, réalisant un songe à la manière de Lucien, Saint-Evremond puisait ses inspirations en dialoguant avec l'ombre d'Épicure et l'esprit encore imparfaitement créé du futur philosophe de Ferney.

Le scepticisme dont cet illustre Normand faisait profession avec une urbanité toute moderne l'aurait de son temps conduit tout droit à la Grève, s'il ne s'était prudemment avisé de mettre l'Océan entre son cabinet et la Bastille. L'Angleterre l'accueillit comme un frère oublié sur les bords de la Manche, et fit fête aux écarts de son imagination.

Sans avoir eu la prétention de faire école, Saint-Evremond a pourtant laissé des disciples. Beyle, — pour ne parler que de nos jours, — et M. Prosper Mérimée tiennent de lui par une sorte de ressemblance, et les liens d'une parenté littéraire très-rapprochée. Ces plumes élégantes et concises se distinguent par un charme et une retenue particulière dans l'ex-

posé d'une doctrine qui ne date pas sur tous les points de l'ère vulgaire.

En dehors de ces rares successeurs directs, notre réfugié a encore ses admirateurs et ses prôneurs. Beaucoup n'ont à leur disposition qu'un petit nombre de ses ouvrages; mais la gloire littéraire se contente d'un léger bagage, et ne restât-il que la Conversation du maréchal d'Hoquincourt, ces



quelques pages suffiraient pour sauver de l'oubli le nom de leur auteur.

La critique sait qu'heureusement la mémoire de Saint-Eyremond, chère à tous les lettrés, se conserve dans une œuvre considérable qui permet de porter sur lui un jugement complet et sérieux. Aussi fut-ce une joie pour les gens de goût d'apprendre dernièrement que l'attention publi-

que allait être dirigée vers ces conceptions aimées.

L'Académie a mis au concours pour 1866 l'éloge de Saint-Evremond. Longtemps arrêtée par de pénibles souvenirs, la célèbre compagnie a voulu enfin donner ce témoignage d'estime à un philosophe dont le nom brille d'un éclat si vif dans le Panthéon des écrivains français.

L. L.

Cette réimpression est faite conformément au texte de Des Maizeaux et de Silvestre dans l'édition intitulée : *Œuvres mêlées de M. de Saint-Evremond, publiées sur les manuscrits de l'auteur*, Amsterdam, Pierre Mortier, 1706, in-12, t. II, p. 33 à 47.



CONVERSATION
DU
M^{AL} D'HOQUINCOURT
AVEC LE PÈRE CANAYE

Comme je dînois un jour chez
Monsieur le maréchal d'Ho-
quincourt, le père Canaye, qui y dînoit
aussi, fit tomber le discours insensibile-

ment sur la soumission d'esprit que la religion exige de nous ; et après nous avoir conté plusieurs miracles nouveaux et quelques révélations modernes, il conclut qu'il falloit éviter plus que la peste ces esprits forts qui veulent examiner toutes choses par la raison.

« A qui parlez-vous des esprits forts, » dit le maréchal, « et qui les a connus mieux que moi ? Bardouville et Saint-Ibal ont été les meilleurs de mes amis ; ce furent eux qui m'engagèrent dans le parti de monsieur le comte contre le cardinal de Richelieu. Si j'ai connu les esprits forts ? Je ferois un livre de tout ce

qu'ils ont dit. Bardouville mort et Saint-Ibal retiré en Hollande, je fis amitié avec La Frette et Sauvebœuf; ce n'étoient pas des esprits, mais de braves gens. La Frette étoit un brave homme et fort mon ami. Je pense avoir assez témoigné que j'étois le sien dans la maladie dont il mourut. Je le voyois mourir d'une petite fièvre, comme auroit pu faire une femme; et j'enrageois de voir La Frette, ce La Frette qui s'étoit battu contre Bouville, s'éteindre ni plus ni moins qu'une chandelle. Nous étions en peine, Sauvebœuf et moi, de sauver l'honneur à notre ami; ce qui me fit prendre la résolu-

tion de le tuer d'un coup de pistolet pour le faire périr en homme de cœur. Je lui appuyois le pistolet à la tête quand un b..... de jésuite qui étoit dans la chambre me poussa le bras et détourna le coup. Cela me mit en si grande colère contre lui que je me fis janséniste. »

« Remarquez-vous, Monseigneur, » dit le père Canaye, « remarquez-vous comme Satan est toujours aux aguets : *Circuit quærens quem devoret*. Vous concevez un petit dépit contre nos pères : il se sert de l'occasion pour vous surprendre, pour vous dévorer; pis que vous dévorer, pour vous faire janséniste.

Vigilate, vigilate : on ne saurait être trop sur ses gardes contre l'ennemi du genre humain ! »

« Le père a raison , » dit le maréchal ,
« j'ai ouï dire que le diable ne dort jamais. Il faut faire de même : bonne garde ; bon pied, bon œil. Mais quittons le diable et parlons de mes amitiés. J'ai aimé la guerre, devant toutes choses ; madame de Montbazon après la guerre ; et tel que vous me voyez , la philosophie , après madame de Montbazon. »

« Vous avez raison , » reprit le père ,
« d'aimer la guerre , Monseigneur ; la guerre vous aime bien aussi ; elle vous

aime bien aussi ; elle vous a comblé d'honneurs. Savez-vous que je suis homme de guerre aussi , moi ? Le roi m'a donné la direction de l'hôpital de son armée de Flandre ; n'est-ce pas être homme de guerre ? Qui eût jamais cru que le père Canaye eût dû devenir soldat ? Je le suis , Monseigneur , et ne rends pas moins de services à Dieu dans le camp que je lui en rendois au collège de Clermont. Vous pouvez donc aimer la guerre innocemment. Aller à la guerre est servir son prince , et servir son prince est servir Dieu. Mais, pour ce qui regarde madame de Montbazon , si vous

l'avez convoitée, vous me permettrez de vous dire que vos desirs étoient criminels. Vous ne la convoitiez pas, Monseigneur, vous l'aimiez d'une amitié innocente. »

« Quoi, mon père, vous voudriez que j'aimasse comme un sot? Le maréchal d'Hoquincourt n'a pas appris dans les ruelles à ne faire que soupirer. Je voulois, mon père, je voulois! Vous m'entendez bien? »

« Je voulois! Quels « je voulois! » En vérité, Monseigneur, vous raillez de bonne grace. Nos pères de Saint-Louis seroient bien étonnés de ces « je

voulois ; » quand on a été longtemps dans les armées, on a appris à tout écouter. Passons, passons ; vous dites cela, Monseigneur, pour vous divertir. »

« Il n'y a point là de divertissement, mon père ; savez-vous à quel point je l'aimois ? »

« *Usque ad aras*, Monseigneur. »

« Point d'*aras*, mon père. Voyez-vous, » dit le maréchal en prenant un couteau dont il serroit le manche ; « voyez-vous, si elle m'avoit commandé de vous tuer, je vous aurois enfoncé un couteau dans le cœur. »

Le père, surpris du discours et plus ef-

frayé du transport, eut recours à l'oraison mentale, et pria Dieu secrètement qu'il le délivrât du danger où il se trouvoit ; mais ne se fiant pas tout à fait à la prière, il s'éloignoit insensiblement du maréchal par un mouvement de fesse imperceptible. Le maréchal le suivoit par un autre tout semblable ; et à lui voir le couteau toujours levé, on eût dit qu'il alloit mettre son ordre à exécution.

La malignité de la nature me fit prendre plaisir quelque temps aux frayeurs de la Révérence ; mais craignant à la fin que le maréchal, dans son transport, ne rendît funeste ce qui n'avoit été que plai-

sant , je le fis souvenir que madame de Montbazon étoit morte, et lui dis que le père Canaye n'avoit rien à craindre d'une personne qui n'étoit plus.

« Dieu fait tout pour le mieux, » reprit le maréchal, « la plus belle du monde commençoit à me lanterner , lorsqu'elle mourut. Il y avoit toujours auprès d'elle un certain abbé de Rancé, un petit janséniste, qui lui parloit de la grace devant le monde et l'entretenoit de tout autre chose en particulier. Cela me fit quitter le parti des jansénistes. Auparavant je ne perdois pas un sermon du père Desmâres et je ne jurois que par messieurs

de Port-Royal. J'ai toujours été à confesse aux Jésuites depuis ce tems là ; et si mon fils a jamais des enfans, je veux qu'ils étudient au collège de Clermont sous peine d'être deshérités... »

« Oh ! que les voyes de Dieu sont admirables ! » s'écria le père Canaye. « Que le secret de sa justice est profond ! Un petit coquet de janséniste poursuit une dame à qui Monseigneur vouloit du bien : le Seigneur miséricordieux se sert de la jalousie pour mettre la conscience de Monseigneur entre nos mains. *Mirabilia judicia tua, Domine !* »

Après que le bon père eut fini ses



pieuses réflexions, je crus qu'il m'étoit permis d'entrer en discours, et je demandai à monsieur le maréchal si l'amour de la philosophie n'avoit pas succédé à la passion qu'il avoit eue pour madame de Montbazon.

« Je ne l'ai que trop aimée la philosophie, » dit le maréchal, « je ne l'ai que trop aimée ; mais j'en suis revenu et je n'y retourne pas. Un diable de philosophe m'avoit tellement embrouillé la cervelle de premiers parens, de pomme, de serpent, de paradis terrestre et de chérubins, que j'étois sur le point de ne rien croire. Le diable m'emporte si je croyois

rien. Depuis ce tems-là je me ferois crucifier pour la religion. Ce n'est point que j'y voye plus de raison ; au contraire, moins que jamais : mais je ne saurois que vous dire, je me ferois crucifier sans savoir pourquoi. »

« Tant mieux, Monseigneur, » reprit le père d'un ton de nez fort devôt : « tant mieux ; ce ne sont point mouvemens humains ; cela vient de Dieu. « Point de raison ! » C'est la vraie religion cela. « Point de raison ! » Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grace ! *Estote sicut infantes* : soyez comme des enfans. Les enfans ont encore

leur innocence, et pòurquoi, parce qu'ils n'ont pas de raison. *Beati pauperes spiritu* : Bienheureux les pauvres d'esprit; ils ne pèchent point. La raison, c'est qu'ils n'ont pas de raison. « Point de « raison ; je ne saurois que vous dire ; je « ne sais pourquoi. » Les beaux mots ! Ils devroient être écrits en lettres d'or. « Ce « n'est pas que j'y voye plus de raison ; « au contraire, moins que jamais. » En vérité, cela est divin pour ceux qui ont le goût des choses du ciel. « Point de « raison ! » Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grace ! »

Le père eût poussé plus loin la sainte

haine qu'il avoit contre la raison ; mais on apporta des lettres de la cour à monsieur le maréchal, ce qui rompit un si pieux entretien. Le maréchal les lut tout bas ; et, après les avoir lues, il voulut bien dire à la compagnie ce qu'elles contenoient.

« Si je voulois faire le politique comme les autres, je me retirerois dans mon cabinet pour lire les dépêches de la cour : mais j'agis et je parle toujours à cœur ouvert. Monsieur le cardinal me mande que Stenay est pris, que la cour sera ici dans huit jours et qu'on me donne le commandement de l'armée qui

a fait le siège, pour aller secourir Arras avec Turenne et La Ferté. Je me souviens bien que Turenne me laissa battre par monsieur le Prince lorsque la cour étoit à Gien ; peut-être que je trouverai l'occasion de lui rendre la pareille. Si Arras étoit sauvé et Turenne battu, je serois content ; j'y ferai ce que je pourrai ; je n'en dis pas davantage. »

Il nous eût conté toutes les particularités de son combat et le sujet de plainte qu'il pensoit avoir contre monsieur de Turenne ; mais on nous avertit que le convoi étoit déjà assez loin de la ville.

Ce qui nous fit prendre congé plus tôt que nous n'aurions fait.

Le père Canaye, qui se trouvoit sans monture, en demanda une qui le pût porter au camp. « Et quel cheval vous lez-vous, mon père? » dit le maréchal.

« Je vous répondrai, Monseigneur, ce que répondit le bon père Suarez au duc de Medina Sidonia dans une pareille rencontre : *Qualem me decet esse, mansuetum!* Tel qu'il faut que je sois : doux, paisible. »

« *Qualem me decet esse, mansuetum* J'entens un peu le latin, dit le maréchal, *mansuetum* serait meilleur pour des bre-

bis que pour des chevaux. Qu'on donne mon cheval au père ; j'aime son ordre, je suis son ami ; qu'on lui donne mon bon cheval. »

J'allai dépêcher mes petites affaires et ne demeurai pas longtems sans rejoindre le convoi. Nous passâmes heureusement ; mais ce ne fut pas sans fatigue pour le pauvre père Canaye. Je le rencontrai dans la marche sur le bon cheval de monsieur d'Hoquincourt : c'étoit un cheval entier, ardent, inquiet, toujours en action. Il mâchoit éternellement son mors, alloit toujours de côté, hennissoit de moment en moment ; et, ce qui

choquoit fort la modestie du père, il prenoit indécemment tous les chevaux qui approchoient de lui pour des cavalles.

« Et que voi-je, mon père, » lui dis-je en l'abordant ; « quel cheval vous a-t-on donné là ? Où est la monture du bon père Suarez que vous avez tant demandée ? »

« Ah ! Monsieur, je n'en puis plus ; je suis roué..... »

Il alloit continuër ses plaintes, lorsqu'il part un lièvre. Cent cavaliers se débandent pour courir après et on entend plus de coups de pistolet qu'à une

escarmouche. Le cheval du père, accoutumé au feu sous le maréchal, emporte son homme et lui fait passer en moins de rien tous ces débandés. C'étoit une chose plaisante de voir le jésuite à la tête de tous malgré lui. Heureusement le lièvre fut tué, et je trouvai le père au milieu de trente cavaliers, qui lui donnoient l'honneur d'une chasse qu'on eût pu nommer une occasion. Le père recevoit la louange avec une modestie apparente ; mais en son ame il méprisoit fort le *mansuetum* du bon père Suarez, et se savoit le meilleur gré du monde des merveilles qu'il pensoit avoir faites sur

le barbe de monsieur le maréchal. Il ne fut pas longtems sans se souvenir du beau dit de Salomon : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas*. A mesure qu'il se refroidissoit, il sentoit un mal que la chaleur lui avoit rendu insensible ; et la fausse gloire cédant à de véritables douleurs, il regrettoit le repos de la société et la douceur de la vie paisible qu'il avoit quittée. Mais toutes ses réflexions ne servoient de rien. Il falloit aller au camp ; et il étoit si fatigué du cheval, que je le vis tout prêt d'abandonner Bucéphale pour marcher à pied à la tête des fantassins.

Je le consolai de sa première peine et l'exemtai de la seconde, en lui donnant la monture la plus douce qu'il auroit pu souhaiter. Il me remercia mille fois et fut si sensible à ma courtoisie qu'oubliant tous les égards de sa profession il me parla moins en jésuite réservé qu'en homme libre et sincère. Je lui demandai quel sentiment il avoit de monsieur d'Hoquincourt. « C'est un bon seigneur, » me dit-il ; « c'est une bonne ame : il a quitté les jansénistes ; nos pères lui sont fort obligés ; mais pour mon particulier je ne me trouverai jamais

à table auprès de lui et ne lui emprunterai jamais de cheval. »

Content de cette première franchise, je voulus m'en attirer encore une autre. « D'où vient, » continuai je, « la grande animosité qu'on voit entre les jansénistes et vos pères ? vient-elle de la diversité des sentimens sur la doctrine de la grace ? »

« Quelle folie, quelle folie, » me dit-il, « de croire que nous nous haïssons pour ne penser pas la même chose sur la grace ! Ce n'est ni la grace, ni les cinq propositions qui nous ont mis mal en-

semble ; la jalousie de gouverner les consciences a tout fait. Les jansénistes nous ont trouvé en possession du gouvernement, et ils ont voulu nous en tirer. Pour parvenir à leurs fins ils se sont servis de moyens tout contraires aux nôtres. Nous employons la douceur et l'indulgence : ils affectent l'austérité et la rigueur ; nous consolons les âmes par des exemples de la miséricorde de Dieu ; ils les effrayent par ceux de sa justice. Ils portent la crainte où nous portons l'espérance et veulent s'assurer ceux que nous voulons nous attirer. Ce n'est pas que les uns et les autres n'aient

dessein de sauver les hommes; mais chacun se veut donner du crédit en les sauvant, et, à vous parler franchement, l'intérêt du directeur va presque toujours devant le salut de celui qui est sous la direction. Je vous parle tout autrement que je ne parlois à monsieur le maréchal. J'étois purement jésuite avec lui, et j'ai la franchise d'un homme de guerre avec vous. »

Je le louai fort du nouvel esprit que sa dernière profession lui avoit fait prendre, et il me sembloit que la louange lui plaisoit assez. Je l'eusse continuée plus longtems : mais comme

la nuit approchoit, il fallut nous séparer l'un de l'autre, le père aussi content de mon procédé que j'étois satisfait de sa confiance.





NOTES

(On n'a pas voulu distraire l'attention dans le texte qui précède par des renvois aux commentaires, et l'on a cru que ceux-ci garderaient un caractère suffisant d'utilité par l'indication des pages, des lignes, et le rappel de quelques mots des passages annotés.)

Page 15, ligne 1 : *Conversation*.

Voltaire et quelques autres ont attribué au poète Charleval la *Conversation du maré-*

chal d'Hocquincourt. Les preuves de Voltaire se réduisent à deux. La première est une copie, écrite par Charleyal, de la partie la plus intéressante de ce morceau. A cela Saint-Marc, qui a donné une édition très-soignée des poésies de Charleval (*Saint-Pavin, Charleval, etc., Poésies*, Amsterdam [Paris], 1659, in-12), répond que Saint-Evremond était assez riche de son propre fonds sans avoir besoin de se parer des ouvrages d'un autre. Quelques gens de la vieille cour, dit encore Voltaire, attribuaient la *Conversation* à Charleval; mais Saint-Marc fait remarquer avec juste raison et nous prouve l'inexactitude dans les souvenirs des vieux courtisans, et cela si fréquemment qu'il serait tout à fait imprudent d'en appeler à cette source de renseignements. Saint-Evremond écrivait pour ses intimes, et ses opuscules anonymes, que tout le monde recherchait, ne manquaient pas,

en courant de main en main, de trouver une paternité nouvelle. C'est ce qui est arrivé pour les pages précédentes. Silvestre et Des Maizeaux, éditeurs et confidents littéraires de Saint-Evremond, le premier dans l'introduction des Œuvres, le second dans sa lettre à Bayle, ont raconté le peu de cas que l'auteur faisait de ses écrits en dehors de l'usage auquel il les avait destinés, c'est-à-dire la distraction et l'amusement du cercle où il vivait. Après l'avoir importuné longtemps, ils le décidèrent enfin à prendre plus de soin de son testament littéraire. Saint-Evremond les aida à la reconstitution de son œuvre aux éléments disséminés, contrefaits, augmentés. Il élagua, ajouta, démentit; la *Conversation* prit place parmi les opuscules avoués par lui, et depuis a toujours figuré dans ses ouvrages.

P. 15, l. 3. *Maréchal d'Hoquincourt.*

Charles de Monchy, marquis d'Hocquincourt (nous avons conservé dans le texte l'orthographe de Des Maizeaux), gouverneur de Péronne, Montdidier et Roye en 1636, grand prévôt de l'hôtel du roi en 1642, maréchal de France le 5 janvier 1651, mort le 13 juin 1658 et enterré à Notre-Dame de Liesse.

Cedant arma....! C'est beaucoup plus à ces quelques pages que le maréchal doit sa réputation qu'à ses qualités d'homme de guerre, à sa fortune et à la célébrité qu'il acquit dans les ruelles. Si quelques biographes n'avaient pas déjà fait cette remarque, nous ne la risquerions pas. Telle est, entre autres, l'opinion de M. Weiss dans la *Biographie universelle*, où il se rend l'interprète du sentiment commun : « Il est moins connu par ses talents et par les emplois qu'il a exercés

que par un petit ouvrage inséré dans les œuvres de Saint-Evremond, intitulé *Conversation*, etc. »

La principale qualité du maréchal était sa franchise de soldat, qui ne s'appuyait malheureusement pas sur un grand fonds d'esprit. La grossièreté, parfois, venant brocher sur le tout, n'en faisait pas à chaque occasion un agréable interlocuteur. Il est fort question de lui chez tous ses contemporains. Tallemant, sévère, mais juste, se prononce à son égard en quelques paroles énergiques : « Ce franc Picoüard qui estoit tousjours sur l'esclaircissement et qui n'a pas le sens commun. » Le fait est qu'on cite certaines de ses reparties d'une balourdise plaisante, et la recherche qu'il faisait des femmes a fort contribué à sa réputation ; car tous ses propos couraient le monde. Nous renvoyons à Bussy-Rabutin pour quelques-unes de ses aven-

tures. D'ailleurs, sans caractère, il aurait été de force à inventer la girouette politique, aux caprices de laquelle il se livra entièrement. Les *Mazarinades* ont eu beau jeu à le bafouer de ses tergiversations, dont les plus folles ne lui avaient point encore passé par le cerveau. Finalement, il mourut maréchal de France au service de l'étranger et les armes tournées contre sa patrie. Un mousquet de ses anciens compagnons d'armes fut cause de sa mort ; son fils lui-même, ce qui n'est pas très-chrétien, tira un jour sur lui à boulets rouges et demanda pardon au roi d'avoir reçu la vie d'un tel père.

P. 15, l. 4. *Le père Canaye.*

Jean de Canaye, jésuite, né en 1594, mort à Rouen le 26 février 1670. Prédicateur distingué et honoré de hautes fonctions ecclésiastiques dans l'armée de Flandre, ce bon père serait également bien obscur aujourd'hui sans le lustre qu'a jeté sur lui le récit de sa conversation. « Ce qui a contribué surtout à la réputation de Canaye, c'est un opuscule intitulé : *Conversation*, etc. », Didot, *Nouvelle Biographie générale*. Canaye avait fait ses études au collège de Clermont, et dans la suite il y professa les humanités ; Saint-Evremond lui-même l'eut pour maître, ce qui suffit à expliquer la fanchise dont le père fait preuve à son égard dans la suite de cette causerie. Il est l'auteur de quelques ouvrages qui ne démentent pas la subtilité d'esprit que lui prête ici l'écrivain.

P. 15, l. 5. *Je dînois.*

La table, on ne l'ignore pas, et il n'y a pas de mal à le rappeler, était pour Saint-Evremond un *théâtre d'honneur* où il excellait fort. Il passe pour l'un des plus fins gourmets du XVII^e siècle, et il y a dans ses œuvres pas mal de considérations gastronomiques qui ne sont pas d'un sot. Les anecdotes qu'on pourrait citer courent les recueils d'*ana*, et leur authenticité serait matière à controverse.

P. 15, l. 5. *Un jour.*

Pendant la campagne des Flandres, au mois d'août 1654, et vraisemblablement à Péronne.

P. 16, l. 10. *Bardouville.*

Ce gentilhomme normand, homme d'esprit, mais libertin, fut avec Des Barreaux un des compagnons et des disciples de Théophile. Tous trois se sont fait une si mauvaise réputation que l'on n'a pas craint de les regarder comme les fondateurs d'une école d'athéisme qui n'a guère existé que dans le cerveau de quelques esprits chagrins. Populaire, du reste, il occupait la cour et la ville de ses prouesses de beau duelliste. Hadrien de Valois (*Valesiana*) rapporte une chanson qui commençait ainsi :

Des Barreaux,
Bardouville,
Par la ville

Disent mots nouveaux.

Ils en disaient et ils en faisaient dire. On

rapporte que Saint-Ibal, dont il va être question, s'écria au baptême du fils de Bardouville, qu'il fallait lui mettre des entraves, qu'autrement il regimberait contre l'eau bénite. Ce vilain propos vient de Tallemant.

P. 16, l. 10-11. *Saint-Ibal.*

Henry d'Escars de Saint-Bonnet, seigneur de Saint-Ibal. Il n'y a jamais eu un nom à l'orthographe duquel on ait porté plus d'atteintes. Tallemant écrit Saint-Hibar ; Loret, Saint-Thibart ; Costar, Saint-Tibal ; Levasor, Saint-Ybar ; lui-même signait Sainttibar. Tout cela ne fait qu'un seul et même homme et l'une des physionomies de spadassins les plus accentuées que nous ait conservées l'histoire.

Retz s'occupe beaucoup de lui. Ils étaient parents. Ce cardinal l'avait en grande estime ; il lui trouvait de l'esprit et du cœur , mais aussi trop de partialité. Son courage n'est pas contestable. Au combat de Carignan, en 1630, il défendit un pont sur le Pô avec une grande énergie et malgré la défection de la plupart de ses gens. Intime confident du comte de Soissons et son âme damnée, on le trouve à ses côtés dans plus d'une occasion importante. Également résolu et calme dans le conseil et dans l'action, il exposa plusieurs fois ses jours au service de la cause de son maître, qu'il aimait autant qu'il exécrait la cour. Il ourdit et conduisit jusqu'à l'exécution plusieurs complots dirigés contre la vie du cardinal de Richelieu et qui n'échouèrent que par la faute du comte de Soissons. Celui-ci mort , Saint-Ibal jugea prudent de disparaître et se retira en Hollande, d'où il ne

cessa pas de correspondre avec certains hommes politiques. L'*Intermédiaire* devrait nous faire dire s'il y a des renseignements sur la fin de sa carrière.

P. 17, l. 3. *La Frette*.

Gruel seigneur de La Frette. Il eut six frères dont plusieurs moururent comme lui d'une maladie de langueur. Pierre, entre autres, qui avait succédé à son père comme gouverneur de Chartres et qui fut capitaine des gardes du corps de Gaston, a occupé, sous ce rapport, Loret dans sa *Muse historique* du 15 juillet 1656 :

Le brave monsieur de La Frette.....

Est mort, non pas de mort soudaine ;
Mais d'une maligne gangraine
Qui lui survint, quelle pitié !
Pour s'estre fait saigner du pié.

On lit dans Saint-Simon un joli mot de Henri IV au père de ces La Frette. (Edit. in-8, Hachette, p. 251, t. VI.) Le bonhomme, recevant le collier de l'ordre du Saint-Esprit des mains du roi, lui aurait dit en psalmodiant : *Domine, non sum dignus !* et le prince, l'interrompant avec son air narquois, aurait répondu : « Je le sais bien, je le sais bien ; c'est pour l'amour de mon cousin de Soissons qui m'en a prié ! » Ses petits-fils, conformément aux traditions de la famille, furent d'éminents ferrailleurs.

P. 17, l. 3. *Sauvebœuf*.

Le marquis de Sauvebœuf, sur lequel il existe plusieurs *Mazarinades*; il était du parti de la cour et commanda en Guyenne.

P. 17, l. 12. *Bouteville*.

Ils se battirent en janvier 1627. Richelieu parle de ce duel, par suite duquel Bouteville se retira à l'étranger. Sa fin est aussi connue que sa vie; elle a eu cela de bon qu'elle a contribué à déraciner de nos mœurs l'antique manie des combats singuliers.

P. 19, l. 10. *Madame de Montbazon.*

La célèbre fille du comte de Vertus fut en effet l'une des passions publiquement affichées du maréchal. C'est une agréable figure dans la galerie des femmes galantes des Bussy et des Tallemant. Ce dernier tourne en ridicule son amant, par la publication d'un certain *factum* où Piccolomini a le beau rôle. D'Hocquincourt fut parfois assez embarrassé dans sa société et pensait de suite à recourir aux grands moyens : « Je ne sais ce que faire pour la gagner ; si je la battais un peu ? » demandait-il. Née vers 1610, elle mourut le 28 avril 1657, laissant une grande réputation de beauté :

On l'estimait avec raison
Pour son admirable prestance
Une des plus belles de France

Loret complète ainsi son éloge :

Et quoy que cet objet illustre
Approchast son dixième lustre ,
Le temps augmentoit ses appas
Ou ne les diminuait pas.

P. 24, l. 4. *Une personne qui n'étoit plus.*

Madame la duchesse de Montbazou étoit encore en vie; elle ne mourut, comme on vient de le voir, qu'en 1657. Saint-Evremond ne l'ignoroit pas; mais il a cru qu'on lui pardonneroit aisément cet anachronisme si on pensoit qu'il étoit difficile de tirer autrement le père Canaye de la frayeur qui l'avoit saisi. Il y a longtemps que Bayle a fait cette remarque. Voyez les *Nouvelles de la République des lettres*, décembre 1686. (Note de Des Maizeaux.)

P. 24, l. 9. *De Rancé.*

Armand-Jean le Bouthillier de Rancé, si connu depuis sous le nom d'abbé de la Trappe, était un des amants de la duchesse de Montbazou; et quoi qu'en disent ses panégyristes, il est sûr que la mort prompte et inopinée de cette dame fut un des principaux motifs de sa conversion et de sa retraite. Voici comment cela arriva. Madame de Montbazou mourut de la petite vérole dans une maison de campagne. L'abbé, qui était parti de Paris sur la première nouvelle de sa maladie, arriva dans cette maison; ne trouvant personne à l'entrée, il monte dans l'appartement de la duchesse par un degré dérobé qu'il connaissait, et le premier objet qui se présenta à sa vue fut le cadavre de madame de Montbazou défiguré de la manière du monde la plus horrible et prêt à être mis dans le cercueil. Cela fit une impression

si vive sur lui qu'il renonça au monde et établit dans son abbaye de la Trappe une réforme très austère. Il mourut le 26 octobre 1700. (Note de Des Maizeaux.)

P. 24, l. 15. *Desmâres.*

Joseph-Toussaint Desmares, né à Vire en 1599, élève de Saint-Cyran à l'Oratoire, prêcha avec un grand succès depuis 1638. Il était fervent disciple de Jansénius, dont il défendit la doctrine devant le pape Innocent X. La grâce efficace par elle-même était, selon lui, la seule grâce, et il qualifiait toute autre grâce de grâce pélagienne. Ses talents d'orateur furent récompensés par trente années de persécutions dont les bienfaits de la

famille de Liancourt lui adoucèrent l'amertume. Il mourut en 1669.

P. 25, l. 3. *Si mon fils a des enfans.*

Georges de Monchy, marquis d'Hocquincourt, gouverneur de Péronne, lieutenant-général des armées du roi en 1655, mort en septembre 1689. Il eut cinq fils. Nous n'avons pas vérifié si le vœu de leur grand-père fut exaucé.

P. 29, l. 13. *Stenay est pris.*
6 août 1654.

P. 30, l. 3. *Turenne me laissa battre.*

Il fait allusion à cette fameuse défaite de Bleneau, du 7 avril 1652, tant reprochée au pauvre maréchal. Les Mazarinades ont triomphé dans cette journée, et elles abondent en détails de toutes sortes plus ou moins véridiques. Les unes tuent d'Hocquincourt, les autres le font la victime d'un pillage qui lui aurait ravi une partie de ses biens. Ailleurs, Mazarin le récompense avec une générosité sans égale, tandis que les pamphlétares proposent de raser sa maison. Il est certain que le maréchal fut injuste envers Turenne, qui pardonna à ces accès de mauvaise humeur. Voy. Moreau, *Bibliographie des Mazarinades*, passim.

622

P. 30, l. 9. *Je n'en dis pas davantage.*

La fortune de Mazarin dépendait de cette journée, qui se termina par la retraite du prince de Condé et la levée du siège le 25 août. Les trois maréchaux entrèrent dans Arras, et Turenne, à qui l'on a rapporté l'honneur de ce fait d'armes, ne donna pas à d'Hocquincourt la satisfaction qu'il désirait.

P. 33, l. 11. *Je suis roué.*

D'Hocquincourt aimait les chevaux et les connaissait, et il n'est pas tout à fait excusable d'avoir mis le bon père dans un si grand embarras. Il y a dans Bussy-Rabutin une charmante anecdote, souvent citée depuis, où les chevaux du maréchal jouent aussi un

rôle .concurrément avec Roquelaure et les plus belles femmes de la cour d'Anne d'Autriche.



63645698



TABLE.

—

	Pages.
INTRODUCTION	5
LA CONVERSATION	15
NOTES	41

FIN

Achevé d'imprimer

L'AN MDCCCLXV

Le quinzième jour de mai

PAR D. JOUAUST, IMPRIMEUR

A PARIS

9572...

*CONVERSATION DU
maréchal d'Hoquincourt avec
le père Canaye, par Saint-
Erremond.*

Nouvelle édition publiée par Louis Lacour



A PARIS

et se trouve aussi de par le monde

Mil huit cent soixante-cinq.

360. Conversation du marquis
d'Hoquincourt avec le père Ca-
naye, par St-Evremond, notes et
préface par L. Lacour; Jouaust,
1865; in-32 Jésus br.... 1 fr. 50

COUVERTURE
de l'ouvrage de M. de
Lamoignon, par
M. de Lamoignon

LE MOULIN

Paris, chez M. de Lamoignon

1755



LE MOULIN

Paris, chez M. de Lamoignon

chez M. de Lamoignon

607.50
Traité sommaire d'économie
politique; par M. de Lamoignon, 1755. 4 p. 18
M. de Lamoignon, par M. de Lamoignon, 2 ff. 50
M. de Lamoignon, par M. de Lamoignon, 2 ff. 50



1852 - 1853 - 1854 - 1855 - 1856 - 1857 - 1858 - 1859 - 1860 - 1861 - 1862 - 1863 - 1864 - 1865 - 1866 - 1867 - 1868 - 1869 - 1870 - 1871 - 1872 - 1873 - 1874 - 1875 - 1876 - 1877 - 1878 - 1879 - 1880 - 1881 - 1882 - 1883 - 1884 - 1885 - 1886 - 1887 - 1888 - 1889 - 1890 - 1891 - 1892 - 1893 - 1894 - 1895 - 1896 - 1897 - 1898 - 1899 - 1900

1852



1233 — Paris, impr. Jonaust, rue Saint Honoré, 338.



1

2





